



Georg Lukács

*Le Parti Communiste de Russie et la
Révolution Prolétarienne.*

Ce texte est la traduction de l'article *Die KPR und die proletarische Revolution*. Il occupe les pages 175 à 178 du recueil *Organisation und Illusion, Politische Aufsätze III* [Organisation et Illusion, Essais politiques III.] (Sammlung Luchterhand, Darmstadt & Neuwied, 1977). Il été publié à l'occasion du 5^{ème} anniversaire de la révolution d'octobre dans *Die rote Fahne*, Berlin, n° 1061, 7 novembre 1922.

Ami et ennemi le savent déjà de la même manière : si le cinquième anniversaire de la proclamation de la République des Soviets peut être fêté par un prolétariat victorieux et dirigeant, même s'il souffre de graves privations, c'est que le Parti Communiste de Russie a été le facteur décisif auquel revient le mérite de l'existence et de la conception de la République des Soviets.

Il aura fallu une longue évolution avant que cela ne soit parfaitement compris *par les amis*. Par instinct de classe – attisé par la haine et la peur – les ennemis ont été beaucoup plus perspicaces. Dès l'instant de la proclamation de la République des Soviets, ils ont cherché à scinder le front révolutionnaire du prolétariat russe ; de transformer la bipartition nécessaire *au plan de l'organisation* du prolétariat et du parti en une bipartition *idéologique et politique* ; de séparer le prolétariat du PCR. La « démocratie » a servi de premier mot d'ordre. Mencheviks et Socialistes Révolutionnaires. rivalisent en l'occurrence de servilité en cherchant à représenter la dictature comme si elle n'était pas la dictature des ouvriers et des paysans pauvres que la PC exerce en leur nom, dans leurs intérêts, comme esprit clair et bras armé de la révolution prolétarienne, de la libération des opprimés et des exploités. Non seulement la

dictature du prolétariat devrait apparaître comme quelques chose d'« injuste », de « violent », d'irréalisable, mais il faudrait creuser une faille entre la dictature du prolétariat et la direction du PC. Les éléments peu clairs qui se sentent révolutionnaires leur ont apporté – involontairement – leur assistance.

Les théories du KAPD ¹ et les théories anarchistes se focalisent sur ce point : l'approbation de la dictature du prolétariat, avec le rejet de la « dictature du parti communiste ». Et à l'époque du soulèvement de Kronstadt, cette revendication s'est condensée dans le mot d'ordre : Les soviets avec des élections « libres », les soviets sans les communistes. La contre-révolution, de Dan à Martov et Tchernov, ² ne s'est « accommodée » de l'idée de soviet que pour pouvoir isoler plus efficacement la véritable source du mal, le Parti Communiste. D'un côté, ils voyaient bien que la lutte pour la restauration du capitalisme devait être une lutte concentrée sur le PC, que la voie du retour du capitalisme passait obligatoirement sur le corps du PC. Les « mots d'ordre de transition » peuvent bien être une adaptation de la constitution à la nouvelle politique économique (démocratie bourgeoise comme conséquence des concessions au capitalisme) ou une « protection » des travailleurs de l'« exploitation et l'oppression » de la part du pouvoir des soviets, ou une vraie politique « prolétarienne » opposée aux « compromis » du PC : le but reste le même : la destruction du pouvoir du prolétariat par la destruction du parti communiste.

¹ KAPD, Parti Communiste Ouvrier Allemand, formé par la gauche « conseilliste », antiparlementaire du KPD exclue en octobre 1919.

² Hommes politiques russes : Fedor Il'ich Dan [Фёдор Ильич Дан] (1871-1947), parti menchevik. Julius Martov (1873-1923), parti menchevik. Viktor Mikhaïlovitch Tchernov [Виктор Михайлович Чернов] (1873-1952) Parti Socialiste Révolutionnaire.

Les communistes en dehors de la Russie ont eu besoin de davantage de temps pour envisager la question avec la même clarté. Même la chute de la dictature hongroise sans parti ³ n'a pas suffi. Chaque parti singulier, et même chaque travailleur révolutionnaire singulier a dû apprendre au travers de sa propre expérience difficile, que la révolution est en premier lieu une *lutte pour le pouvoir*, une lutte de la violence contre la violence, où chaque chance isolée qu'offrent les événements, toute faiblesse d'un instant de l'ennemi doit être immédiatement et impitoyablement exploitée, car sinon, elle s'évanouit sans retour – peut-être pour des années ; un combat où il faut souvent, – à un instant donné –, immédiatement reculer sous la pression irrésistible de l'ennemi, si un rapport de forces défavorable, éventuellement purement éphémère, ne doit pas conduire à un affaiblissement durable du mouvement révolutionnaire.

La compréhension qu'une action de ce type est une question vitale pour la révolution ne supprime cependant pas, ni la nécessité objective du processus économique (la crise économique) ni le rôle décisif qu'y joue le prolétariat en tant que classe sociale. Certes, à l'arrière-plan et au fondement de toute action, il y a la crise économique objective du capitalisme. Mais le rythme avec lequel elle s'impose, qui peut être exploité pour décomposer la bourgeoisie, pour organiser le prolétariat révolutionnaire, ne résulte absolument pas de manière mécanique et automatique des conditions économiques. Cela doit être bien compris et résolument mené. Le vecteur de cette connaissance et de cette action, c'est – grâce à sa place dans le procès de production – la classe ouvrière. Mais cela signifie qu'une juste connaissance de la situation n'est possible que du

³ Le gouvernement de la République Hongroise des conseils (21 mars – 6 août 1919), dirigé par le communiste Béla Kun, était composé de communistes et de sociaux-démocrates dont les partis avaient fusionné. Les dissensions internes n'ont pas manqué.

point de vue de classe du prolétariat ; seul le prolétariat est à même de transposer cette compréhension en actions. Néanmoins, il n'en résulte également pas que le prolétariat dans son ensemble possède en tout temps cette juste compréhension de sa propre situation ni la résolution nécessaire pour tirer les conséquences de cette compréhension.

C'est là que se place la mission historique universelle du PC. Il est devenu la figure autonome qui peut faire en sorte que le prolétariat garde à l'esprit quelle pensée et quelle action exige sa situation de classe à chaque instant du développement révolutionnaire. La séparation organisationnelle n'est donc que *la condition préalable de la véritable unité révolutionnaire du prolétariat*. Aucune classe sociale ne peut en effet avoir une action révolutionnaire décisive si elle ne se construit pas une telle organisation conforme à ses vues et à sa volonté. Tant que la bourgeoisie était révolutionnaire, elle a été aussi capable de former de tels partis (les jacobins). Il faut que le prolétariat mène de longs et durs combats pour parvenir à la connaissance de cette nécessité. Que cette compréhension soit en passe de s'accroître est la meilleure garantie de la victoire de la révolution. Le fait que le PCR a été capable de ce combat, qu'à tous les détours du chemin, il ne s'est jamais ni écarté de la voie révolutionnaire, ni séparé de la masse du prolétariat est la cause la plus profonde de la victoire de la révolution russe.

